

Le handicapé au coeur d'un nouvel humanisme

Leur regard perce nos ombres de Julia Kristeva et Jean Vanier,
Fayard, 234 p.

Dominique Garand

Number 241, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67235ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Garand, D. (2012). Review of [Le handicapé au coeur d'un nouvel humanisme / *Leur regard perce nos ombres* de Julia Kristeva et Jean Vanier, Fayard, 234 p.] *Spirale*, (241), 59–60.

Le handicapé au cœur d'un nouvel humanisme

PAR DOMINIQUE GARAND

LEUR REGARD PERCE NOS OMBRES

de Julia Kristeva et Jean Vanier

Fayard, 234 p.

Bien qu'elle se déclare athée, Julia Kristeva n'a jamais caché son attrait pour les « fous de Dieu ». Dès 1983, dans *Histoires d'amour*, elle défendait l'idée que la foi mérite d'être pensée, notamment à travers sa mystique et ses plus puissantes expressions artistiques. Cette démarche trouve sa pleine expression dans l'un de ses derniers essais, consacré à Thérèse d'Avila (*Thérèse mon amour*, Fayard, 2008). Cependant, rien dans mon esprit ne me laissait imaginer que la pensée kristévienne se porterait un jour à la rencontre d'un homme de foi comme Jean Vanier. Fondateur de l'Arche, communauté qui depuis des décennies, modestement, offre aux handicapés physiques et mentaux un milieu de vie qui leur procure, outre les soins essentiels, un lieu de partage et d'amitié, Jean Vanier s'est fait aussi connaître par des écrits qui témoignent d'un Dieu accueillant en son Amour des êtres dont la société ne sait que faire puisqu'ils sont improductifs. Pour moi comme pour plusieurs, Jean Vanier a été une sorte de mère Teresa des handicapés : un homme exceptionnel dans son humilité et qui a fait un choix radical, celui de consacrer sa vie à l'amour d'êtres humains qui, apparemment du moins, n'ont rien à donner.

Jean Vanier, à n'en pas douter, est un homme exceptionnel, mais rien dans ses écrits pétris de bonté évangélique n'annonce le mystique. Son choix de vie peut être jugé « fou », mais certes pas de cette sombre folie qui attire les intellectuels et les littéraires. Aussi, je l'avoue, ma surprise fut grande lorsque je suis tombé

sur ce livre réunissant des lettres de profonde amitié entre Jean et Julia, échangées pendant un an, de juin 2009 à août 2010. Cette correspondance, je l'ai lue d'un trait, incapable de m'en détacher. Étonnant dialogue ! Il permet d'abord de découvrir un autre visage de Kristeva qui, toujours passionnément dédiée aux choses de l'esprit, livre ici des parcelles de son intimité et le cœur de ce qui motive son engagement.

VIVRE AVEC UN HANDICAPÉ

Mère depuis près de quarante ans d'un enfant handicapé par une maladie neurologique dite « orpheline » (qui n'entre pas dans les typologies consacrées), Kristeva mène depuis des années un combat politique pour la reconnaissance et l'intégration sociale des personnes « en situation de handicap ». On comprend mieux dès lors ce qui a pu l'interpeller chez Jean Vanier. Sans doute est-elle touchée par la profonde humanité de l'homme qu'elle a rencontré à l'Arche avec son fils, mais ce qu'elle veut savoir, d'entrée de jeu, c'est ce qui rend possible une communauté comme l'Arche, le voisinage quotidien du handicap, la

JULIA KRISTEVA
JEAN VANIER

Leur regard perce nos ombres



fayard

« proximité intime de l'irréparable blessure physique et mentale ». Elle a observé que l'Arche était un milieu de vie et non pas un service public humanitaire, que ses éducateurs et accompagnateurs n'étaient pas là pour se faire une belle âme sur le dos des handicapés, mais qu'ils étaient au contraire engagés dans une expérience humaine à laquelle le handicapé participe comme un sujet à part entière.

La foi peut certes donner un sens à ces souffrances en promettant un monde meilleur, mais Kristeva refuse d'y voir là la seule voie possible. D'ailleurs, quelques éducateurs de l'Arche sont des incroyants comme elle, et malgré tout ils accompagnent, ils aiment, ils trouvent un sens intime à ce qu'ils font. Jean Vanier recentrera les choses sur le plaisir profond que lui procure le contact avec les handicapés. À la toute fin du livre, il avoue avoir déjà été motivé par la satisfaction narcissique d'être reconnu comme un homme méritant, mais un tel « plaisir » n'aurait pas été suffisant pour persister une vie entière dans ce choix. Pour durer, il fallait que ce choix devînt l'occasion d'une expérience authentique au cours de laquelle l'accompagnateur est fécondé par le démuné. Toutes les lettres de Vanier insistent sur cette expérience, sur ces rencontres dont il relate les épisodes marquants. Nulle tentative, dans cet échange, de convertir son interlocuteur à quoi que ce soit ; il n'est pas le porteur d'une vérité à faire admettre, il chemine avec elle.

LA SINGULARITÉ IRRÉDUCTIBLE DU HANDICAP

Et quel cheminement ! Les lettres de Kristeva, aussi passionnées qu'animées par la volonté de savoir, donnent du dynamisme à l'échange et provoquent des « sauts qualitatifs » dans la compréhension du potentiel révolutionnaire que comporte le rapport aux handicapés. Assez rapidement, elle signale des points de divergence avec son interlocuteur, divergences qui loin de les éloigner permettent l'approfondissement en commun des singuliers déploiements de l'Être. Par exemple, alors que Vanier propose de ranger l'attitude commune à l'égard du handicapé parmi les « difficultés à accepter la différence », en faisant un parallèle avec les luttes raciales ou interreligieuses, Kristeva insiste pour dire que la « différence » que présente le handicapé est d'un tout autre ordre. Le handicapé nous dérange parce qu'il nous fait voir notre vulnérabilité et nos limites fondamentales. Il éveille en nous le sentiment de notre déchéance ultime, de notre mortalité. Dans ce qu'il présente de « monstrueux », il met à mal le sentiment idéalisé que nous entretenons au sujet de notre humanité. On ne

rejette pas le handicapé comme on rejette celui qui ne pense ou ne vit pas comme nous ; on le repousse parce qu'il nous angoisse, et ce rejet suscite en nous la culpabilité. Chemin faisant, Kristeva passe en revue tous les mécanismes par lesquels nous contourignons cette angoisse. Elle s'étend particulièrement sur le cas des mères d'enfants handicapés, chez qui le souci de protéger l'enfant des agressions extérieures peut conduire subrepticement à l'enfermer. Elle signale la tentation inconsciente d'en faire un objet de valorisation narcissique. Cela donne de très belles pages sur l'éthique de la maternité et la reconnaissance de l'autre comme sujet.

La personne handicapée nous confronte à une perte (apparente) de sens du fait qu'elle ne peut participer comme les autres au pacte social. Alors que nos sociétés flirtent avec la tentation de marginaliser tout élément improductif, cette correspondance trace une tout autre voie pour le futur de l'humanité. Vanier insiste sur la tyrannie de la norme et de la performance qui nous ferme à l'appel prophétique que contient le cri du handicapé. Bien qu'elle ne soit pas certaine qu'il faille appliquer la notion de prophétisme à la singularité de ce dernier, Kristeva abonde dans le projet de fondation d'un nouvel humanisme, dont la reconnaissance du handicapé comme sujet politique constituerait l'un des pivots. Elle et Vanier se lancent alors dans une vaste enquête qui convoque Aristote, la tradition catholique, Madame du Deffand (amie de Voltaire), Diderot (premier à reconnaître le handicapé comme un égal sur le plan social), Etty Hillesum (martyre d'Auschwitz), Christian de Chergé (mis en scène dans *Des hommes et des dieux*), Ibsen et Freud. Ce nouvel humanisme prendrait la relève de l'approche dite caritative de la souffrance humaine. Le concept retenu au bout de cette réflexion est celui d'une société conçue comme un *partage de singularités*.

L'AMITIÉ COMME PARTAGE DES SOLITUDES

On peut lire et relire cette riche correspondance menée dans un esprit de liberté, échange cohérent et progressif malgré la diffraction du sujet principal en multiples sujets connexes, rencontre

de deux singularités capables d'un dialogue fructueux malgré tout ce qui les distingue (âge, parcours, formation, croyance, milieu de vie). Amitié improbable, mais qui se réalise pourtant, en profondeur, sous les auspices d'un amour partagé de la vie et de l'humain. Jamais la foi n'est un obstacle dans cet échange. Alors que Kristeva reconnaît dans la religion « *le disque dur de l'humanité* », qu'elle aborde toutefois dans la perspective psychanalytique qui conjugue « *besoin de croire et désir de savoir* », Vanier, de son côté, apparaît au fil des pages comme un homme enraciné dans le concret, capable de témoigner des limites de son apostolat, de la violence qui a pu monter en lui par moments, de sa fidélité au choix fondamental qu'il a fait de s'inspirer de Jésus, et qui dira de la vie auprès des démunis (malades, handicapés, sans-abris) : « *Nous ne sommes pas là pour aider les personnes [...], mais pour vivre notre humanité ensemble, pour nous dire notre amitié* ». Et Kristeva, en contrepoint des recherches philosophiques et historiques qui forment l'armature de son rapport au monde, évoque par petites touches ses années de formation, son rapport à la mortalité, à l'amour maternel, à la solitude, donnant à voir ainsi l'arrière-plan vivant des luttes politiques qu'elle est en train de mener, qui trouvent leur concrétisation dans le mouvement HSE (Handicap : Solidarité, Égalité) et dans le projet Défi Handicap qu'elle met sur pied à ce moment-là. Je lui laisse la parole pour finir, un passage où elle médite sur la capacité d'être seul : « *Comment serait-il possible de la posséder si l'on est par définition dépendant, puisque handicapé ? Ne pas avoir honte de ses limites, les assumer, en "tirer le meilleur parti" pour vivre un "autre être" avec une "autre langue", parfois mineure, parfois incroyablement plus subtile, tendre et fine — bien qu'inobservable à l'œil nu par la communauté des performants standardisés. Les personnes handicapées qui ont eu la chance d'être accueillies comme des êtres à part entière partagent mieux que quiconque cette "capacité d'être seul" en quoi me paraît résider la sagesse de l'humanité sécularisée. Ceux qui ne sont pas handicapés auraient intérêt à partager cette expérience, à l'intégrer dans leur propre parcours vital de valides.* »

